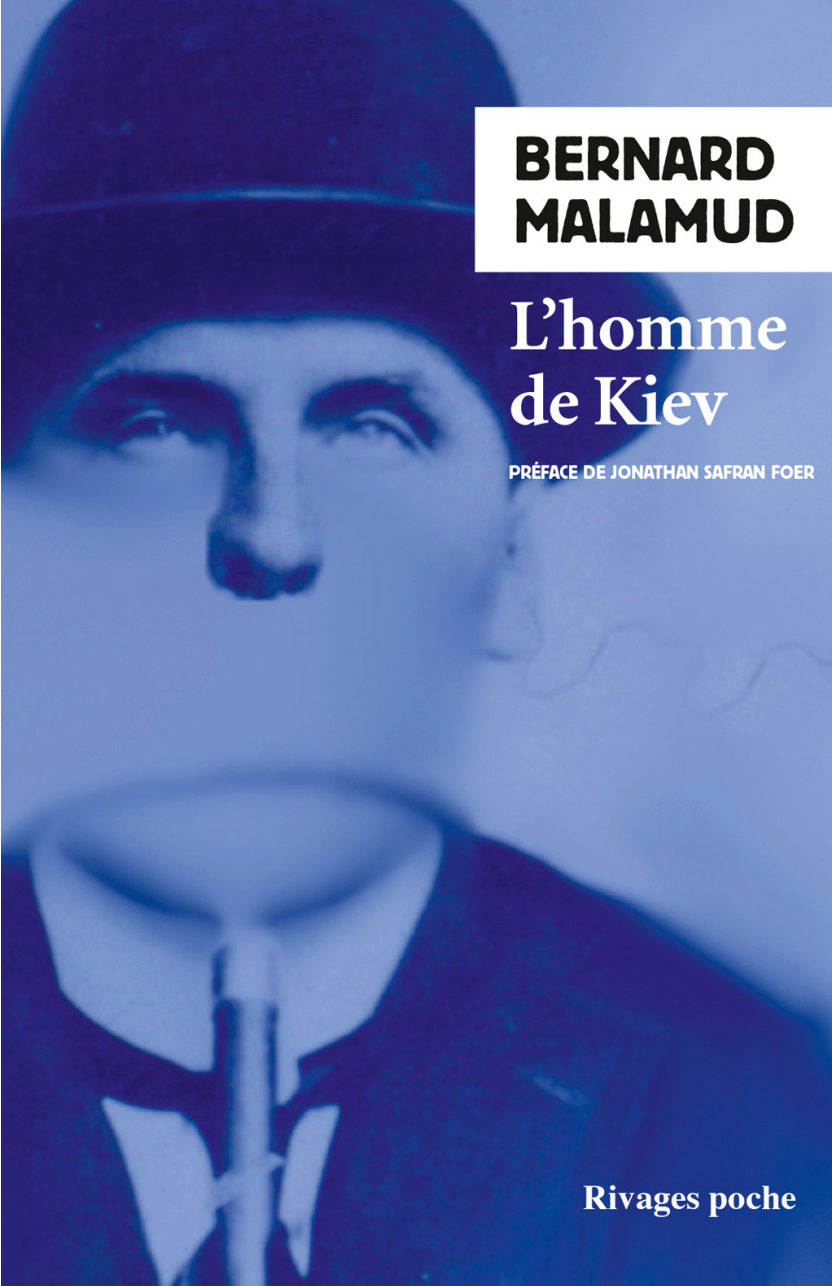




**BERNARD
MALAMUD**

**L'homme
de Kiev**

PRÉFACE DE JONATHAN SAFRAN FOER

Rivages poche

Yakov Bok quitte son village et s'installe à Kiev. Il aspire à une vie meilleure : un travail, un avenir, du temps pour lire ou pour rêver. Lorsqu'un enfant est découvert assassiné, cet homme comme les autres devient le coupable idéal. Car dans la Russie de Nicolas II, Yakov est d'abord un Juif.

L'homme de Kiev plonge dans les racines du mal, recréant l'Europe vacillante des tsars. Au-delà de la fable morale, Bernard Malamud a écrit un éblouissant roman sur la condition humaine, un chef-d'œuvre qui le place aux côtés de Franz Kafka ou Joseph Roth.

Bernard Malamud (1914-1986) est l'un des maîtres de la littérature américaine. Romancier et nouvelliste, il a notamment publié *Le Meilleur* (Rivages, 2015) et *Le Commis* (2016). *L'homme de Kiev* a reçu le Prix Pulitzer et le National Book Award en 1967.

Du même auteur
aux Éditions Rivages

L'homme de Kiev

Le Meilleur

Le Commis

Bernard Malamud

L'homme de Kiev

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Gérard et Solange de Lalène

Édition révisée par Hélène Cohen

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de Nathalie Zberro

Édition originale :
The Fixer, Farrar, Straus and Giroux, 1966

Une première édition de *L'Homme de Kiev*
a paru en 1967 aux Éditions du Seuil.

Préface traduite par Hélène Cohen

© 1966, Bernard Malamud, renouvelé en 1994
par Ann D. Malamud
© 2004, Jonathan Safran Foer pour la préface
avec l'aimable autorisation de Farrar, Straus and Giroux
LLC, New York
© 2015, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3837-5

Pour Paul

D'absurdes flots de sang souillent la terre...

YEATS

Ô jeune Hugh de Lyncoln – égorgé toi aussi
Avec des Juifs maudits, comme on le sait,
Puisqu'il y a de cela fort peu de temps –
Prie pour nous, pécheurs inconstants...

CHAUCEUR

Préface de Jonathan Safran Foer

Qu'est-ce qui différencie un bon roman d'un chef-d'œuvre ? Les bons romans peuvent être captivants, pénétrants, innovants. Les bons romans sont le plus souvent salués par la critique, et certains d'entre eux résistent même à l'épreuve du temps. Les bons romans sont parfois meilleurs – je parle là en termes généraux de lisibilité et de savoir-faire – que les chefs-d'œuvre. (Demandez à quiconque déclare admirer un chef-d'œuvre sans jamais avoir réussi à le terminer.) Les chefs-d'œuvre sont le sel de notre monde, mais les bons romans sont ce que réclame notre culture. Voilà pourquoi la plupart des auteurs cherchent à écrire ce genre de livres.

Le quatrième ouvrage de Bernard Malamud, *L'Homme de Kiev*, a tout du bon roman. Ses personnages suscitent l'empathie, son écriture force l'admiration. Ce livre, couronné du National Book Award et du prix Pulitzer en 1967, est aujourd'hui encore très largement lu. (Et il est difficile d'imaginer qu'on mette plus d'un jour ou deux pour parvenir à son dramatique dénouement.) Pourtant, ce qui en fait un véritable chef-d'œuvre, bien au-delà de son humanisme victorieux, est lié à tout autre chose : sa nécessité.

Yakov Bok, le héros du roman, est réparateur. Si votre fenêtre est cassée, il vient remplacer la vitre ; si une marche de votre escalier grince, il sait comment la réduire au silence. Même son histoire est celle d'une réparation existentielle. « Ma philosophie serait, remarque-t-il, que la vie pourrait être meilleure qu'elle n'est. » Après le départ de sa femme, qui met fin à leur union amère et stérile, Yakov choisit d'aller tenter sa chance de par « le monde ». Peut-être parviendra-t-il à établir sa fortune à l'extérieur du *shtetl* où il n'a fait que survivre depuis le jour de sa naissance.

« Le monde » que décrit le roman est la Kiev de 1911, après la Révolution russe de 1905 mais avant la fin du régime tsariste. Le climat politique instable entretient la paranoïa ambiante ; la peur et la haine latentes s'expriment dorénavant haut et fort. Lorsqu'un garçon russe de douze ans est découvert assassiné, son corps lardé de coups de couteau et vidé de son sang, Yakov – un Juif agnostique – est accusé de meurtre rituel. (À cette époque, de telles accusations étaient courantes dans les milieux chrétiens.) À mesure que les charges retenues contre lui s'alourdissent et se transforment, Yakov finit par évoquer la destinée de Job dans un cauchemar kafkaïen, et sa tragédie devient le symbole non seulement de l'épopée juive (ce qui aurait fait de *L'Homme de Kiev* un bon livre de plus), mais du monde lui-même.

Le monde est détraqué.

Sous la plume de Malamud, la peur et la haine sont des sentiments familiers. Car ce manque d'humanité, en plus d'être contemporain, nous est intrinsèque. De nos jours, on ne peut être que paralysé en lisant les journaux.

Les bons romans nous rappellent également à quel point notre monde va mal.

Les chefs-d'œuvre, eux, vont plus loin : ils nous rappellent à notre humanité. Et nous n'avons qu'elle pour réparer le monde.

Yakov souffre, mais il souffre et réfléchit, souffre et lutte, souffre sans laisser aucun répit à sa souffrance. En prison, un Russe au cœur noble tente de lui venir en aide, au péril de sa vie. Homme enchaîné, Yakov est traîné dans les rues de Kiev pour se rendre à son procès. Au milieu de la foule qui se presse sur son passage, certains lui adressent un signe de la main et quelques-uns se risquent même à crier son nom. Ils ne peuvent pas faire davantage, mais c'est déjà beaucoup. La fin de l'histoire peut paraître ambiguë, elle est au contraire claire comme du cristal. Quelle que soit la destinée de Yakov, une poignée de braves gens lui ont exprimé leur solidarité, un geste qui témoigne de leur humanité partagée.

Après avoir fini ce roman, je me suis senti coupable mais inspiré. Soudain, pester contre le monde comme il va ne me suffisait plus. Et excuser mon apolitisme froissait l'indécence. À la lumière de ce récit, cet attentisme me faisait honte. *L'Homme de Kiev* n'est pas un livre sur la moralité, c'est un livre moral. Plutôt que de délivrer une faible injonction, il pose au lecteur une question cruciale : comment peux-tu rester là à ne rien faire ?

Les romans construits comme des séries télévisées peuvent être bons, mais ils ne sont pas *nécessaires*.

Les romans sur le paradis peuvent être bons, tout comme peuvent l'être les thrillers s'inspirant des films tirés d'autres thrillers, ou les romans cyniques dans l'air du temps.

Notre monde – aussi désespéré et détraqué soit-il – a besoin de romans existentiels, de romans qui nous apportent un bien plus précieux que l'espoir : un appel à l'action. Le véritable réparateur n'est pas Yakov Bok. (C'est un personnage de l'autre monde.) Et ce n'est pas non plus Bernard Malamud. (Lui est le pont entre ce monde et le nôtre.) Le véritable réparateur, c'est chacun de nous. Nous devons agir. Voilà ce que ce roman, comme tous les chefs-d'œuvre, nous rappelle.

I

De bonne heure ce matin-là, par la petite fenêtre à croisillons de sa chambre (au-dessus de l'écurie avec vue sur la cour de la briqueterie), Yakov Bok aperçut des Russes aux longs manteaux qui couraient dans la même direction. *Vaï iz mir*, songea-t-il inquiet, il a dû arriver un malheur. Débouchant des rues enneigées qui cernent le cimetière, les gens fonçaient, seuls ou par groupes, vers les grottes du ravin, certains même piétinant la gadoue au milieu de la rue pavée. Yakov cacha aussitôt la petite boîte de fer-blanc recelant ses économies – quelques roubles d'argent – puis descendit précipitamment dans la cour pour essayer d'apprendre le motif d'une telle effervescence. Il interrogea Proshko, le contremaître qui traînait près des fours à briques fumants, mais ce dernier se contenta de cracher par terre sans mot dire. Il sortit alors dans la rue où une paysanne au visage osseux, coiffée d'un châle noir et lourdement vêtue, lui annonça qu'on avait trouvé dans les parages le cadavre d'un enfant. « Où ? demanda Yakov. Un enfant de quel âge ? » Elle répondit qu'elle l'ignorait et s'éloigna rapidement. Le lendemain, le *Kievlyanin* rapportait qu'à une verste et demie environ de la briqueterie, deux garçons de quinze ans, Kazimir Selivanov et Ivan Shestinsky, avaient découvert dans

la grotte humide d'un ravin le corps d'un jeune garçon assassiné, Zhenia Golov, âgé de douze ans. Celui-ci était mort depuis plus d'une semaine, et son corps criblé de coups de couteau avait été saigné à blanc. Après son enterrement dans le cimetière proche de la briqueterie, Richter, l'un des charretiers, revint avec une poignée de tracts accusant les Juifs du meurtre. Yakov remarqua que ces feuillets étaient l'œuvre de l'organisation des Cent-Noirs. Sur la première page figurait leur emblème, l'aigle impérial bicéphale souligné par la devise : *DÉLIVREZ LA RUSSIE DES JUIFS*. Cette nuit-là dans sa chambre, Yakov, fasciné, lut que des Juifs avaient saigné à mort le garçon à des fins religieuses pour recueillir un sang destiné à la fabrication dans la synagogue des *matsot* de la Pâque juive. Le ridicule de la chose n'empêcha pas Yakov de s'en effrayer. Il se leva, s'assit, se leva de nouveau, alla vers la fenêtre puis regagna précipitamment sa place pour reprendre la lecture du journal. Il était inquiet parce que la briqueterie qui l'employait se trouvait dans le quartier de Lukianovsky où les Juifs avaient interdiction de résider. Or il y habitait depuis des mois sous un nom d'emprunt et sans certificat de résidence. Il redoutait le pogrom dont le journal brandissait la menace, n'oubliant pas qu'un an à peine après sa naissance, son propre père avait été tué au cours d'un incident, moins grave certes qu'un pogrom quoique encore plus vain. Deux soldats ivres avaient descendu les trois premiers Juifs rencontrés en chemin ; son père avait été le deuxième. Mais, jeune écolier, Yakov avait été témoin d'un vrai pogrom : un raid cosaque de trois jours pleins. Au matin du quatrième jour, les maisons fumant encore, on fit sortir Yakov de la cave où il s'était

terré en compagnie d'une demi-douzaine d'autres mioches ; il vit alors un Juif à barbe noire, une saucisse blanche plantée dans la bouche, gisant en pleine rue sur un tas de plumes ensanglantées tandis que le porc d'un paysan lui dévorait le bras.

Cinq mois plus tôt, par un doux vendredi du début de novembre, avant que la première neige ne tombât sur le *shtetl*, le beau-père de Yakov, pauvre homme décharné dont les vêtements s'en allaient en lambeaux – on l'eût dit fait de bâtons et de courants d'air – était arrivé avec son cheval étique et son chariot branlant. Ils s'assirent dans la froide bicoque – en deux mois devenue sordide après la fuite de Raisl, l'épouse infidèle – et burent ensemble un dernier verre de thé. Shmuel, la soixantaine largement dépassée, barbe grise hirsute, yeux chassieux et front sillonné de rides profondes, tira du fond de la poche de son caftan la moitié d'un morceau de sucre brun pour le tendre à Yakov qui secoua la tête. Le colporteur – il constituait lui-même la dot de sa fille et, faute d'avoir pu offrir davantage à son gendre, lui faisait de menus cadeaux ou lui rendait service dans la mesure du possible – aspirait son thé à travers le sucre. Yakov buvait le sien nature : il le trouva amer et en accusa l'existence. Le vieillard dissertait de temps à autre sur la vie, sans incriminer personne, ou posait d'inoffensives questions tandis que Yakov restait coi ou se bornait à quelque réponse laconique.

Après avoir siroté la moitié de son verre de thé, Shmuel dit en soupirant : « Inutile d'être prophète pour savoir que tu m'en veux pour Raisl. » Il parlait d'une voix triste et arborait un chapeau haut de forme trouvé

dans une poubelle de la ville voisine. Quand il transpirait, le chapeau collait à son front mais, en homme pieux, il ne s'en souciait pas. Il portait en outre un caftan rapiécé et ouaté d'où pendaient ses mains décharnées. Et non pas des bottes, mais des chaussures très amples, véritables bateaux dans lesquels il nageait et cheminait.

« Je n'ai rien dit, que je sache ? C'est toi-même qui te reproche d'avoir élevé une putain. »

Sans mot dire, Shmuel tira de sa poche un mouchoir bleu crasseux et pleura.

« Mais pourquoi, si j'ose me le permettre, es-tu resté des mois sans coucher avec elle ? Est-ce ainsi qu'on traite une épouse ?

– Des semaines serait plus exact... Mais combien de temps un homme peut-il coucher avec une femme stérile ? J'en avais assez d'essayer.

– Pourquoi n'es-tu pas allé trouver le rabbin quand je te l'ai demandé ?

– Qu'il ne se mêle pas de mes affaires et je ne me mêlerai pas des siennes. Et tout compte fait, c'est un ignorant.

– La charité n'a jamais été ton fort », dit le colporteur.

Yakov se leva, furieux.

« Qui parle de charité ? Qu'ai-je reçu tout au long de mon existence ? Qu'ai-je à donner ? Je suis pratiquement né orphelin – ma mère est morte dix minutes après ma naissance, et tu sais ce qu'il est advenu de mon pauvre père. Si quelqu'un a récité le *kaddish* pour eux, ce n'est certes pas moi avant bien des années. Et s'ils ont attendu devant les portes du ciel, ce fut une froide et longue attente, en admettant qu'elle n'ait

jamais cessé. Tout au long de ma misérable enfance, j'ai vécu dans un orphelinat puant et me suis borné à exister. Dans mes rêves je mangeais, et je mangeais mes rêves. À peine de Torah et encore moins de Talmud, bien que j'aie appris l'hébreu parce que je suis doué pour les langues. En tout cas je connaissais les Psaumes. On m'enseigna un métier et on me mit en apprentissage cinq minutes après mon dixième anniversaire... non pas que je le regrette. Donc je travaille – appelons ça travailler – de mes mains, et certains me considèrent comme un homme vulgaire, quoique à vrai dire bien peu de gens sachent ce qu'est réellement la vulgarité. Quant à ceux qui ont l'air d'avoir de la classe, qu'on les regarde donc d'un peu plus près. Viskover, le Noged, est à mes yeux un homme vulgaire. Tout ce qu'il possède, ce sont des roubles, et quand il ouvre la bouche on les entend tinter. J'ai étudié seul divers sujets et, avant même mon incorporation dans l'armée, j'ai appris à parler convenablement le russe, beaucoup mieux en tout cas que ce qu'on en peut glaner chez les paysans. Le peu que je sais, je l'ai appris tout seul, un peu d'histoire et de géographie, de sciences et d'arithmétique, plus un livre ou deux de Spinoza. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà mieux que rien.

– Tout ça n'est guère *treyf*¹, mais je le porte à ton crédit.

– Laisse-moi finir. Pour gagner ma vie j'ai dû gratter la terre de mes ongles. Que peut-on faire sans capital ? Ce qu'on peut faire sans, j'en suis capable,

1. *Treyf* : rituellement interdit (à l'origine : viande non casher).
(Toutes les notes sont des traducteurs.)

mais ce n'est pas grand-chose. Je répare ce qui est cassé – sauf quand il s'agit du cœur. Dans ce *shtetl* tout tombe en ruine... mais qui se soucie d'avoir un toit lézardé si cela lui permet d'épier le Seigneur ? Et qui a les moyens de payer la réparation en admettant qu'il le veuille, ce qui n'est pas le cas ? Et s'il le désire, la moitié du temps je travaille pour rien. Avec un peu de chance, j'obtiens un plat de nouilles. Mais ici, la chance est mort-née. Je suis, je te l'avoue, d'humeur plutôt sinistre.

– La chance, ne m'en parle pas...

– Ils m'ont enrôlé pour la guerre russo-japonaise, mais le temps que j'y arrive, c'était déjà fini. Dieu merci. Quand je suis tombé malade, ils m'ont flanqué dehors. On n'allait pas s'embarrasser d'un Juif asthmatique. Dieu merci. À mon retour je me suis remis à gratter la terre de mes ongles cassés. Après de longs travaux d'approche qui ont commencé dès notre première rencontre, j'ai épousé ta fille qui en cinq ans et demi n'a pas réussi à tomber enceinte. Elle ne m'a pas donné d'enfant, alors qui pouvais-je regarder en face ? Et voilà qu'elle a filé avec un étranger rencontré à l'auberge – un *goy*, j'en suis certain. Ça suffit pour un seul homme, non ? Je ne demande pas qu'on me plaigne ni qu'on se demande ce que j'ai bien pu faire pour être maudit de la sorte. Je n'ai rien fait. C'est de naissance. Je suis innocent. J'ai été trop longtemps orphelin. Tout ce que je possède après trente ans dans cette nécropole, ce sont les seize roubles que j'ai tirés de la vente de tout mon bien. Alors, je t'en prie, ne viens pas me parler de charité car je n'en ai pas à revendre.

– On peut être charitable sans rien posséder. Je ne parlais pas d'argent. Je pensais à ma fille.

– Ta fille ne mérite rien.

– Elle a couru d'un rabbin à l'autre dans toutes les villes où je l'ai menée, mais aucun d'eux n'a pu lui promettre un enfant. Elle a couru aussi chez les médecins dès qu'elle avait un rouble en poche, mais la réponse était la même. Et les rabbins, c'était moins cher. Alors elle a filé – que Dieu la protège. Même les pécheurs Lui appartiennent. Si elle a péché, c'était par désespoir.

– Qu'elle coure donc jusqu'à la fin de ses jours.

– Elle t'a été fidèle pendant des années. Elle a partagé tous tes malheurs.

– Elle a partagé ce qu'elle a causé. Elle m'a été fidèle jusqu'au dernier jour, ou jusqu'au dernier mois, ou jusqu'à l'avant-dernier, et cela fait d'elle une femme adultère. Que la peste noire soit sur elle !

– À Dieu ne plaise, s'écria Shmuel en se levant. Sur toi plutôt ! »

Les yeux fous, il maudit copieusement le réparateur avant de fuir hors de la maison.

Yakov avait tout vendu, sauf les vêtements de paysan qu'il avait sur le dos : une blouse brodée retenue par une ceinture et passant par-dessus son pantalon dont les jambes s'enfonçaient dans de hautes bottes souples, plus une veste paysanne en peau de mouton brunâtre, usée et rapiécée qui empestait parfois la bête. Il avait conservé ses outils et quelques livres : la *Grammaire russe* de Smirnovsky, un livre de biologie élémentaire, les *Œuvres choisies* de Spinoza, et un atlas vieux d'au moins vingt-cinq ans. De ses livres il avait fait un petit paquet maintenu par une ficelle. Il avait fourré ses outils dans un sac de farine noué à l'embouchure, d'où émergeait la lame de sa

scie. Il avait aussi de la nourriture dans un cône de papier journal. Il abandonnait ses quelques pauvres meubles délabrés – le brocanteur avait demandé à être payé pour les enlever – et deux séries de plats fêlés, également invendables, dont Shmuel n'aurait qu'à faire ce que bon lui semblerait – les utiliser, les casser ou les jeter au feu – ils ne valaient rien. Par égard pour son père, Raisl en avait possédé deux séries, car elle-même n'y attachait aucune importance. Mais en échange de son cheval et du chariot, le colporteur recevait une assez bonne vache, ce qui lui permettrait de reprendre le petit commerce laitier de sa fille. Ça ne pourrait guère rapporter moins que le colportage. À la connaissance de Yakov, Shmuel était le seul homme qui sans rien colporter réussissait à vendre par miettes contre de vrais kopeks. Il ne troquait absolument rien contre soies de porc, laine, grain ou betterave à sucre, et vendait aux paysans poisson séché, savons, foulards ou bonbons par quantités infimes. C'était là son talent, et il en vivait miraculeusement. « Celui qui nous a donné des dents nous donnera du pain. » Toutefois son haleine ne sentait pas plus le pain qu'autre chose.

Yakov, avec ses vêtements amples et son bonnet pointu, était un homme élancé et nerveux aux grandes oreilles, aux mains fortes et maculées, au dos large et au visage tourmenté qu'éclairaient légèrement deux yeux gris et des cheveux châains. Son nez était parfois juif, parfois non. Après le départ de Raisl, et sans que quiconque s'en étonnât, il avait rasé sa courte barbe aux reflets roux. Shmuel l'avait mis en garde : « Si tu te coupes la barbe, tu ne ressembleras plus à ton Créateur. » Et depuis lors, plus d'un Juif l'avait averti qu'il avait l'air d'un *goy*, sans qu'il en éprouvât ni

peine ni joie. Il avait l'air jeune mais se sentait vieux sans en accuser personne, pas même sa femme ; il accusait le destin tout en s'épargnant lui-même. Ses mouvements trahissaient sa nervosité. En général, il se déplaçait plus vite que ne l'exigeait le peu qu'il avait à faire, trouvant le moyen d'être toujours occupé. Après tout, réparateur de son état, il se devait de faire travailler ses mains.

Tout en lançant ses affaires dans le chariot découvert (seau à eau rouillé suspendu entre les roues arrière), Yakov considéra l'aspect du bidet : il avait l'air nu avec ses jambes en fuseau, son corps brun osseux et ses grands yeux stupides. L'animal s'entendait très bien avec Shmuel. Peu exigeants l'un envers l'autre, ils vivaient en paix. Shmuel étant l'indulgence même, le cheval faisait à peu près tout ce qui lui plaisait. Qu'importait en effet un léger retard dans un monde aussi absurde ? Il ne serait pas plus riche le lendemain. Le réparateur s'en voulait d'avoir acquis cet animal décrépit, non sans juger son échange boiteux avec Shmuel préférable à un marché de dupe avec le paysan qui convoitait la vache. La voix du sang de son beau-père est la plus forte. En l'absence de gare à proximité, le coche de son côté ne venant ramasser les voyageurs que tous les quinze jours, Yakov aurait pu cependant couvrir les quelque trente verstes qui le séparaient de Kiev sans emmener cheval ni chariot. Shmuel lui avait même proposé de l'y conduire, mais le réparateur préférait voyager seul. Et puis, une fois en ville, il pourrait tirer quelques roubles de la vente de l'animal et de sa minable carriole. Sinon à un boucher, du moins à quelque brocanteur.

Dvoira, la vache aux pis noirs, broutait sous un peuplier dénudé dans le champ derrière la cabane ; Yakov se dirigea vers elle ; la vache blanche leva la tête pour le regarder s'approcher ; le réparateur caressa le flanc décharné de l'animal : « Au revoir, Dvoira, et bonne chance. Donne ce qui te reste à Shmuel, il est pauvre lui aussi. » Il était incapable d'en dire davantage. Arrachant une touffe d'herbe jaunissante, il la lui donna à manger puis retourna vers son équipage. Shmuel avait reparu.

Pourquoi agit-il comme si c'était lui qui m'avait abandonné ? songea Yakov.

« Je ne suis pas revenu pour me battre avec qui que ce soit, dit Shmuel. Je ne défendrai pas ma fille – elle m'a fait autant de mal qu'à toi, davantage même. Et pourtant quand le rabbin déclare qu'elle est morte à présent, ma voix en convient, mais pas mon cœur. D'abord elle est mon unique enfant, et puis n'avons-nous donc pas assez de morts comme ça ? Je l'ai maudite plus d'une fois mais je demande à Dieu de ne pas m'écouter.

– Eh bien, je m'en vais, dit Yakov, prends bien soin de la vache.

– Ne pars pas encore le supplia Shmuel avec un regard malheureux. Si tu restes, peut-être Raisl reviendra-t-elle.

– Et qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ?

– Si tu avais été plus patient, elle ne t'aurait pas quitté.

– J'ai patienté plus de cinq ans, presque six, je crois que ça suffit, j'en ai assez. J'aurais peut-être attendu les dix années de rigueur, mais elle s'est enfuie avec un sale étranger, alors j'en ai mon compte, merci bien !

– Qui pourrait t'en vouloir ? soupira tristement Shmuel. (Il se tut un moment puis reprit :) Yakov, aurais-tu un peu de tabac pour une petite cigarette ?

– Ma blague est vide. »

Le colporteur frotta vivement ses paumes sèches l'une contre l'autre.

« Alors, tu n'en as pas... Mais ce que je n'arrive pas à comprendre c'est pourquoi tu tiens absolument à aller à Kiev. C'est une ville dangereuse, pleine d'églises et d'antisémites.

– J'ai été floué dès le départ, fit Yakov amer. Les épreuves que j'ai traversées, tu les connais déjà, sans même parler du fait que j'ai dû passer toute ma vie ici, à part ces quelques mois dans l'armée. Le *shtetl* est une prison, rien de changé depuis le temps de Khmelnytsky. Il tombe en poussière, de même que ses habitants. Ici nous sommes tous prisonniers, je n'ai pas besoin de te le dire, aussi ai-je décidé qu'il était temps pour moi de tenter ma chance ailleurs. Je veux mener la vraie vie, connaître un peu de l'univers. J'ai lu quelques livres ces dernières années, et c'est étonnant de voir tout ce qui se passe, sans qu'aucun de nous n'en ait la moindre idée. Je ne demande pas le Pérou, mais ce que j'ai vu à Saint-Pétersbourg m'a intrigué. Qui aurait jamais cru à l'existence de nuits blanches, et pourtant c'est un fait scientifique ; là-bas, ils en ont. En quittant l'armée, j'ai décidé de partir le plus tôt possible, mais trop de choses se sont mises en travers de ma route, ta fille entre autres.

– Ma fille voulait partir d'ici dès le jour de votre mariage, et c'est toi qui n'as pas voulu.

– C'est vrai, dit Yakov, c'est ma faute. Je pensais que les choses ne pouvant être pires finiraient donc par

s'améliorer. Je me suis trompé sur toute la ligne, mais maintenant ça suffit comme ça et je m'en vais pour de bon.

– Hors de la zone de résidence, seuls les Juifs riches ou exerçant une profession libérale peuvent obtenir un certificat de résidence. Le tsar ne veut pas de pauvres Juifs éparpillés sur son territoire, et Stolypine, que ses poumons s'affaissent (Shmuel cracha entre deux doigts), l'excite dans ce sens.

– Du moment que, faute d'instruction, je ne puis exercer une profession libérale, j'admettrais fort bien de devenir riche. Comme on dit : je vendrais ma dernière chemise pour être millionnaire. Peut-être, par chance, ferai-je fortune à l'étranger.

– Ce qu'on trouve à l'étranger, répliqua Shmuel, on le trouve tout aussi bien dans le *shtetl* – des gens avec leurs épreuves, leurs tourments, leurs mésaventures. Mais ici du moins, Dieu est avec nous.

– Il est avec nous jusqu'au moment où les cosaques nous foncent dessus au grand galop, alors il est ailleurs. Il est dans les latrines, si tu veux savoir. »

Le colporteur fit une grimace mais ne releva pas le propos.

« Près de cinquante mille Juifs vivent à Kiev, dit-il, parqués dans quelques quartiers, à portée du premier coup sitôt un nouveau pogrom déclenché. Et ça fond plus vite sur les grandes villes qu'ici. Nous, dès qu'on entend leurs cris, on part se cacher dans les bois. Pourquoi aller te jeter dans les bras des Cent-Noirs... qu'ils soient pendus par la langue.

– À vrai dire, je suis plein de désirs que je ne pourrai jamais satisfaire, ici du moins. En ce qui me concerne,

il est temps d'aller tenter ma chance ailleurs. Ne dit-on pas : autre lieu, autre destin ?

– Depuis un an, Yakov, tu es un autre homme. Quels désirs sont donc si importants ?

– Ceux qui ne peuvent dormir et me tiennent éveillé pour leur tenir compagnie. Je t'ai dit quels désirs : un estomac plein de temps à autre, un métier qui rapporte des roubles et pas des nouilles, un peu d'instruction si possible, et je ne pense pas aux ouvriers qui étudient la Torah après leur journée de travail. Ça, j'en ai eu ma part. Ce que je veux savoir, c'est ce qui se passe dans le monde.

– Tu trouveras tout ce que tu cherches dans la Torah, elle est inépuisable. Garde-toi des mauvais livres, Yakov, des livres impurs.

– Il n'y a pas de mauvais livres. Ce qui est mauvais, c'est de les craindre. »

Shmuel souleva son chapeau et s'essuya le front avec son mouchoir.

« Yakov, si tu veux aller à l'étranger, en Turquie ou dans un autre pays, pourquoi ne pas choisir la Palestine où un Juif peut voir des montagnes et des arbres juifs, et respirer l'air juif ? Si j'en avais la moindre occasion, c'est là que j'irais.

– Tout ce que j'ai eu dans cette misérable ville, c'est une existence de mendiant. Maintenant je vais tenter ma chance à Kiev. Si je peux y vivre décemment, je m'en tiendrai là. Sinon, je ferai des sacrifices, j'économiserai afin de pouvoir m'embarquer à Amsterdam pour l'Amérique. En résumé, je n'ai pas grand-chose, mais j'ai des projets.

– Projets ou pas, tu vas au-devant des ennuis.

– Je n’ai jamais eu besoin d’aller au-devant d’eux ! Eh bien, Shmuel, bonne chance. La matinée touche à sa fin et il est temps pour moi de partir. »

Il grimpa sur le chariot et saisit les rênes.

« Je t’accompagne jusqu’aux moulins à vent », dit Shmuel qui monta à côté de son gendre.

Yakov frappa légèrement le bidet avec la baguette de bouleau que le vieillard avait placée dans le portefouet, simple trou percé à l’extrémité du siège, mais le cheval, après un premier galop de saisissement, s’arrêta net et resta immobile sur la chaussée.

« Personnellement je ne m’en sers jamais, fit observer le colporteur. Elle n’est là qu’à titre d’avertissement. S’il flâne, je la lui rappelle à son bon souvenir. Il a l’air d’aimer que je lui en parle.

– Dans ce cas, j’aurais plus vite fait d’aller à pied.

– Patience. (Shmuel fit claquer ses lèvres.) Hue, mon joli – il est très vaniteux. Chaque fois que tu pourras te le permettre, Yakov, donne-lui de l’avoine. Quand il mange trop d’herbe, il a tendance à avoir des gaz.

– S’il a des gaz, qu’il pète », dit Yakov en secouant les rênes.

Le réparateur ne jeta pas un regard en arrière. Le bidet longea une route sinueuse entre des champs noirs labourés, avec quelques sombres meules de foin circulaires et l’église paysanne visible au loin sur la gauche ; puis gravit lentement l’étroit chemin caillouteux du cimetière : quelques frêles saules jaunâtres s’élevaient parmi les tombes dont les pierres tumulaires ceinturaient et parsemaient une petite colline ; y étaient enterrés les parents de Yakov, un homme et une femme de guère plus de vingt ans. Il avait bien songé à se

rendre sur leurs tombes envahies par les mauvaises herbes, mais au dernier moment le cœur lui manqua. Le passé lui était une blessure à la tête. Il se sentit déprimé au souvenir de Raisl.

De sa frêle baguette, le réparateur frappa les côtes du bidet sans en obtenir la moindre accélération.

« À ce train-là, j'atteindrai Kiev pour *Hanouka*.

– Si tu ne l'atteins pas, c'est que Dieu l'aura voulu. Tu n'y perdras rien. »

Un *shnorer*¹ en haillons, aux pieds hideux, planté près d'une pierre tumulaire toute de guingois, héla le réparateur : « Hé, Yakov, c'est vendredi. Que penses-tu d'une pièce de deux kopeks contre une bénédiction du shabbat ? La charité sauve de la mort.

– La mort est le cadet de mes soucis.

– Prête-moi un kopek ou deux, Yakov, demanda Shmuel.

– Je n'en ai pas gagné un seul aujourd'hui. »

La bouche tordue, les yeux brillant de rage, le *shnorer* le traita de sale *goy*.

Yakov cracha par terre.

Shmuel récita une prière pour conjurer le mauvais sort.

Le bidet se mit à trotter, tirant le chariot branlant – avec son seau qui en se balançant frappait l'essieu – le long de la route sinueuse jusqu'au pied de la colline du cimetière. Ils passèrent devant l'hospice délabré et son annexe (l'orphelinat, dont Yakov détourna les yeux), puis traversèrent en bringuebalant un pont de bois avant de pénétrer dans le quartier populeux de la ville. Ils passèrent devant la cabane de Shmuel, sans

1. *Shnorer* : mendiant.

un regard pour elle. Un établissement de bains aux murs noircis, aux fenêtres obstruées par des volets pleins, s'élevait près d'une petite rivière. Soudain, l'envie d'un bain démangea le réparateur qui s'imaginait déjà noyé dans l'épaisse vapeur, un rameau à la main pour en gifler ses flancs savonnés tandis que le jeune employé lui verserait de l'eau sur la tête. Raisl aimait à dire : « Que Dieu bénisse l'eau et le savon ! » Dans quelques heures l'établissement de bains, dont les exhalaisons s'échapperaient par les fentes, regorgerait de Juifs faisant leurs ablutions du vendredi soir.

Avec un bruit de ferraille, ils longèrent une rue poussiéreuse et défoncée, d'un côté bordée de chaumières et de l'autre de champs en jachère. Assise sur le pas de sa porte, une Juive portant perruque, occupée à plumer une poule au cou ensanglanté serrée entre ses genoux, lança des imprécations à la truie d'un paysan qui fourrageait dans un carré de patates. Une flaque de sang dans le fossé indiquait le passage de l'égorgeur rituel. Plus loin, attachée à un piquet, une chèvre noire et barbue avec une corne tordue bêla au passage du cheval qu'elle tenta de charger mais, retenue par son licol et malgré la chute du piquet, elle bascula sur le dos. Les portes de plusieurs chaumières branlaient et les marches, quand il y en avait, s'affaissaient. Les clôtures étaient en piètre état sans que personne parût s'en soucier, et le réparateur en éprouva une sourde irritation car il aimait voir les choses à leur place et en bon état de fonctionnement.

Cette nuit des bougies blanches luiraient à travers les fenêtres. Pour tous, sauf pour lui.

Le cheval zigzagua en direction de la place du marché. À partir de là, les maisons étaient en meilleur

état, certaines étaient spacieuses et coquettes au milieu de jardins qui l'été regorgeaient de fleurs.

« Que ces sales riches se les gardent », maugréa le réparateur.

Shmuel ne trouva rien à répondre. Son esprit, disait-il souvent, avait épuisé le sujet. Il n'enviait pas les riches, tout ce qu'il demandait c'était de posséder une part infime de leur richesse – juste de quoi subsister en travaillant dur pour gagner sa vie.

Le marché – grand espace découvert bordé des deux côtés par des maisons de bois dont certaines au rez-de-chaussée formant boutique – regorgeait de charrettes paysannes chargées de céréales, de légumes, de bois, de peaux et de bien autre chose encore. Autour des éventaires, on voyait partout des grappes de femmes occupées à faire leurs emplettes pour le shabbat. Bien que le marché fût son lieu de prospection habituel, le réparateur ne salua personne et nul ne le salua.

Je pars sans le moindre regret, songea-t-il. Voilà des années que j'aurais dû le faire.

« Qui as-tu prévenu ? lui demanda Shmuel.

– Qui donc aurais-je dû prévenir ? Je ne vois vraiment pas. Et d'ailleurs ça ne regarde personne. J'ai le cœur lourd, je ne te le cache pas, mais j'en ai assez de cet endroit. »

Il avait dit adieu à ses deux meilleurs amis, Leibish Polikov et Haskel Dembo. Le premier avait haussé les épaules, l'autre l'avait étreint sans mot dire, et voilà tout. Tenant par ses grosses pattes jaunes une poule qui caquetait et battait des ailes, un boucher vit passer le chariot et lança une plaisanterie à ses clientes. L'une d'elles, une toute jeune femme, se retourna et héla Yakov. Mais le chariot avait déjà franchi la place du

marché, son bruit de ferraille dispersant plusieurs poulets nichés dans les ornières de la route et une troupe de canards qui cancanient.

Ils parvinrent en vue de la synagogue avec son dôme et sa girouette de fer, édifice aux murs jaunis et grêlés, à la porte de chêne, pour l'heure reposant en paix. Elle avait été plus d'une fois saccagée. Sa cour était déserte, à l'exception d'un Juif à chapeau noir qui, assis sur un banc, lisait à la lumière du soleil un journal replié. Au cours des dernières années, Yakov n'y avait que rarement mis les pieds, mais il gardait le souvenir précis de la longue pièce haute de plafond avec ses lustres de cuivre, ses fenêtres ovales crasseuses, ses pupitres et tabourets avec leurs chandeliers de bois, où il avait passé tant d'heures, en pure perte.

« Hue », fit-il.

De l'autre côté de la ville – tout *shtetl* était une île encerclée par la Russie –, comme ils arrivaient au niveau d'un moulin à vent dont les lourdes ailes rapiécées tournaient lentement, le réparateur tira sur les rênes et le cheval s'arrêta.

« C'est ici que nous nous séparons », dit-il au colporteur.

Shmuel tira de sa poche un sac de toile brodée.

« N'oublie pas ceci, fit-il timidement. Je l'ai trouvé dans ton tiroir avant notre départ. »

Le sac contenait des phylactères ainsi qu'un châle et un livre de prières soigneusement emballés. Avant leur mariage, Raisl avait taillé dans une vieille robe le sac sur lequel elle avait brodé les Tables de la Loi.

« Merci, dit Yakov qui lança le sac au milieu de ses affaires dans le fond du chariot.

– Yakov, fit Shmuel d’une voix fervente, n’oublie pas ton Dieu !

– Qui oublie qui ? répondit le réparateur avec colère. Que m’accorde-t-Il sinon un bon coup sur la tête et un jet de pisser en pleine figure ? Il n’y a pas là de quoi L’adorer, que je sache ?

– Ne parle pas comme un *meshumed*¹. Reste juif, Yakov, n’abandonne pas notre Dieu.

– Un *meshumed* abandonne un Dieu pour un autre. Or je n’en veux aucun. L’horloge du monde tictaque à toute vitesse pendant qu’assis sur sa montagne, hors du temps, Dieu regarde dans le vide. Il ne nous voit pas et se moque bien de nous. Mon morceau de pain, c’est aujourd’hui que je le veux, pas au paradis.

– Écoute-moi, Yakov, suis mon conseil. J’ai vécu plus longtemps que toi. À Kiev, il y a une *choule*² dans le quartier de Podol. Vas-y pour le Shabbos, tu t’en sentiras mieux. “Heureux tous ceux qui se confient en lui. Bénis soient ceux qui mettent leur confiance en Dieu.”

– C’est aux réunions du Bund que je devrais plutôt aller. Seulement, pour tout dire, je n’aime pas la politique, mais ne viens pas me demander pourquoi. À quoi bon se lancer là-dedans si l’on n’est pas un activiste ? Ce n’est simplement pas dans ma nature. Je suis davantage porté vers la philosophie quoique sans vraiment savoir grand-chose dans aucun domaine.

– Sois prudent, dit Shmuel inquiet. Nous sommes cernés par nos ennemis. Le meilleur moyen de se

1. *Meshumed* : renégat.

2. *Choule* : synagogue en tant que centre d’enseignement religieux.

préservé, c'est de rester sous la protection de Dieu. Souviens-toi : s'il n'est pas parfait, nous ne le sommes pas davantage. »

Ils s'embrassèrent rapidement, et Shmuel descendit du chariot.

« Adieu, cheval chéri, lança-t-il à la bête. Adieu, Yakov, je penserai à toi en disant les Dix-Huit Bénédiction. Si jamais tu vois Raisl, dis-lui que son père l'attend. »

Shmuel repartit d'un pas lourd en direction de la synagogue. Alors qu'il était déjà loin, Yakov ressentit une vive douleur en s'apercevant qu'il avait oublié de lui glisser un rouble ou deux.

« Allons, en route ! »

Le bidet agita une de ses oreilles, s'imposa un petit temps de trot puis, fatigué, se remit au pas.

Je ne suis pas près d'arriver, songea le réparateur.

Un rat des champs fonça au travers de la route, et le cheval s'arrêta pile.

« Hue ! Nom de Dieu... »

Mais le bidet ne voulut rien savoir.

Un paysan passa avec un bœuf à longues cornes qu'il éperonnait avec son aiguillon.

« Un cheval, ça ne comprend que le fouet », lança-t-il en russe à travers la route.

Saisissant la verge de bouleau, Yakov rossa la bête jusqu'au sang. Le bidet hennit mais resta cloué au sol. Après avoir profité un moment du spectacle, le paysan reprit sa route.

« Fils de putain, dit le réparateur à son cheval, jamais nous n'arriverons à Kiev. »

Il était sur le point de sombrer dans le désespoir lorsqu'un chien marron, surgit au travers d'un tapis

de feuilles mortes au pied de quelques arbres, bondit sur la route en aboyant aux trousses du cheval. Celui-ci démarra subitement, laissant à peine à Yakov le temps d'empoigner les rênes. Le chien les prit en chasse, aboyant furieusement aux sabots du cheval puis, à un tournant de la route, disparut. Mais le chariot continua de rouler, le seau tintinnabulant, les roues bringuebalant, et le bidet trottant à la limite de ses forces.

Ses sabots claquaient sur la route durcie par la boue, d'un côté bordée par un ruisseau en contrebas et de l'autre par les logis de rondins aux toits de chaume pourri d'un village. Malgré leur évidente pauvreté et les bouffonneries de trop nombreux porcs, les chaumières éparpillées avaient meilleure allure que les masures du *shtetl*. Un paysan barbu fendait du bois, une femme puisait de l'eau au puits communal. Tous deux s'immobilisèrent pour regarder passer la voiture. À une verste de chez lui, Yakov était déjà un étranger sur la terre.

Le cheval trottait toujours, et le réparateur laissait son regard errer sur les champs – dont certains avaient été sillonnés après la récolte d'avoine, de foin ou de betterave à sucre – et sur les meules, sombres silhouettes sur fond de forêts. Un corbeau survola lentement le chaume d'un champ de blé. Yakov se surprit à compter les moutons et les chèvres qui sous d'épais nuages paresseux paissaient dans les prés. L'automne avait été morne et humide et, dans les bois cernant les champs, les feuilles mortes restaient encore accrochées à la moitié des arbres. L'année précédente, à la même époque, la neige était déjà là. Bien qu'il goûtât le paysage, Yakov gardait un poids sur la poitrine. Le

bourdonnement et l'éclat de l'été avaient fui. Dans les lointains violets, la steppe apparaissait triste et infinie.

Quoique déjà couverte d'une croûte, la blessure au flanc du cheval suintait encore et ses gouttelettes rouges attiraient les mouches que Yakov chassait de sa baguette sans toucher l'animal. Il avait cru qu'une fois sorti du *shtetl* le courage lui reviendrait, mais il restait toujours aussi oppressé et tourmenté par le sentiment, plus profond qu'il ne voulait l'admettre, d'être parti sous la contrainte. Il laissait derrière lui ses quelques amis. Ainsi que ses habitudes, et ses meilleurs souvenirs quels qu'ils fussent. Mais aussi sa honte. Il fuyait l'existence qu'il avait menée, pire, sans toutefois l'avoir ravalé au rang de fossoyeur, que celle de beaucoup d'autres pourtant moins intelligents et moins habiles que lui. Il partait parce que, mari sans enfants – homme « vivant mais mort », selon le Talmud – la désertion de sa femme l'ulcérait d'autant plus. Et pourtant, si elle avait été fidèle, il serait resté. Mieux valait donc qu'elle l'eût abandonné. Qu'elle lui permît d'échapper à une existence stérile aurait dû sans doute lui inspirer quelque reconnaissance, mais il appréhendait cette cité peuplée d'étrangers – Juifs ou Gentils, les étrangers restent des étrangers – cette cité interdite en quelque sorte, Kiev la sainte, mère des cités russes ! Il connaissait certes les petites villes éparpillées à une douzaine de verstes à la ronde mais sans avoir jamais vu Kiev qu'une seule fois en été durant une semaine. Il redoutait l'inconnu et souffrait d'ignorer ce qui l'attendait comme de ne pouvoir le prédire ni même le concevoir clairement. Tout ce qu'il parvenait à évoquer se limitait aux rangées de masures misérables et surpeuplées de Podol. Poursuivrait-il la même exis-

tence morne et vaine au milieu d'une foule de Juifs aussi pauvres que lui, ou bien réussirait-il d'une façon ou d'une autre à connaître des conditions de vie meilleures ? Mais comment à son âge ? – trente ans déjà. Et il avait toujours tant de mal à trouver de l'ouvrage. Avec ses quelques misérables roubles en poche, combien de temps tiendrait-il avant de mourir de faim ? Pourquoi demain serait-il meilleur qu'aujourd'hui ? Et méritait-il un tel privilège ?

Il éprouvait mille appréhensions et, peu accoutumé aux longues distances, craignait de plus le voyage. La plante de ses pieds le démangeait, ce qui à en croire les vieilles femmes signifiait : « Tu vas partir pour un lointain pays. » Eh bien, d'accord, mais l'atteindrait-il jamais ? Le cheval avait de nouveau ralenti le pas. Qu'une année noire fonde sur sa tête stupide ! Et si d'aventure les nuages, maintenant menaçants, crevaient brusquement pour déverser leurs flocons sur le monde, le cheval s'en sortirait-il ? Yakov se représenta la neige tombant dru, transformant en quelques minutes route et champs en un tapis blanc sans qu'il fût possible de discerner leurs frontières, puis remplissant le chariot. Le bidet s'immobiliserait. Yakov aurait beau le fouetter jusqu'à faire luire ses os à travers le sang, c'était le genre d'animal à s'étendre tranquillement dans la neige pour le faire enrager : « Collègue, je suis fatigué. Si tu veux continuer dans cette tempête, à ta guise ! Je vais faire un somme et si c'est pour toujours, ma foi tant mieux ! La neige a cela de bon qu'elle tient chaud. » Le réparateur se vit errant dans la tourmente jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mais l'animal ne dit mot, et la neige n'avait pas l'air de vouloir tomber, pas plus que la pluie. L'air était vif

et le vent se levait, agitant la crinière du cheval qui, bien que sans hâte, progressait d'un pas régulier. Cependant, comme ils passaient entre des arbres aux branches noires dénudées et entrelacées au-dessus de leur tête, le petit bois s'assombrit et le réparateur, toujours à l'affût d'un changement de temps, s'inquiéta derechef. Abritant ses yeux de l'étrange lumière, il regarda droit devant lui : une route sinueuse sans trace de neige. Voilà qui suffit, se dit-il, je vais manger un morceau. Comme s'il avait lu dans les pensées de Yakov, le bidet s'immobilisa avant même d'avoir senti la tension des rênes. Yakov descendit du siège et, tirant le cheval par la bride, l'amena sur le bord de la route. Pattes de derrière écartées, la bête lâcha un jet jaune sur la chaussée. Yakov urina sur des fougères brunes puis, soulagé, arracha quelques poignées d'herbe sèche pour le cheval. Faute d'avoir pu trouver une mangeoire dans le chariot, il lui donna à manger dans sa main. Les flancs palpitants, l'animal de ses dents jaunes usées mâcha l'herbe jusqu'à ce qu'elle écumât. Son estomac criant famine, Yakov alla s'asseoir sous un arbre. Il releva son col en peau de mouton et ouvrit son paquet de provisions. Il mâcha lentement un morceau de pomme de terre bouillie puis un demi-concombre saupoudré de gros sel avec un morceau de pain noir et aigre. Ah ! si j'avais du thé, songea-t-il, ou même seulement un peu d'eau chaude sucrée. Adossé à l'arbre, Yakov s'endormit, puis se réveilla en sursaut pour remonter aussitôt sur le chariot.

« Il est tard, sapristi ! Allons, en route ! »

Le bidet ne broncha pas. Yakov fut sur le point d'empoigner la baguette mais, se ravisant, il mit pied à terre, décrocha le seau rouillé et partit chercher de

l'eau. Il trouva un ruisseau, remplit le seau mais celui-ci, percé, parvint déjà à moitié vide au cheval qui d'ailleurs refusa de boire.

« On n'est pas là pour s'amuser, mon ami ! »

Yakov vida le seau, le raccrocha sous le chariot et remonta sur le siège. Il agita alors furieusement sa baguette jusqu'à la faire siffler. Le bidet coucha les oreilles mais se mit en marche, si l'on peut dire les choses ainsi. Disons plutôt qu'il changea de place. Le réparateur fit de nouveau siffler la baguette et, au bout d'une minute fort indécise, l'animal partit au trot, le chariot bringuebalant derrière lui.

Ils roulaient depuis un certain temps déjà lorsqu'ils rattrapèrent une vieille femme qui suivait lentement la route, appuyée sur un long bâton. Robuste paysanne en pèlerinage, vêtue de noir, des chaussures d'homme aux pieds, un châle épais enroulé autour de la tête, un havresac sur le dos.

Yakov s'écarta pour dépasser la vieille mais, ce faisant, lui cria : « Tu veux monter, grand-mère ?

– Que Jésus te bénisse ! » répondit-elle en dévoilant trois dents grises.

Il se serait bien passé de Jésus. Pas de chance, songea-t-il. Il aida la vieille à grimper sur le siège puis donna un petit coup de baguette au cheval. À sa stupéfaction, l'animal partit au trot. Mais bientôt, dans un tournant, la roue arrière droite heurta une pierre et se brisa avec un bruit sec. Le chariot oscilla, puis l'arrière s'affaissa, la roue gauche inclinée vers l'intérieur.

La vieille femme se signa, descendit péniblement du siège puis reprit sa marche en s'aidant de son long bâton. Elle ne se retourna même pas.

Yakov maudit Shmuel de lui avoir refilé le chariot. Sautant à terre, il examina la roue cassée. Usée, la frette métallique avait quitté la jante dont le bois avait alors cédé, faisant voler deux rayons en éclats. Du moyeu également éclaté la graisse suintait. Yakov poussa un grognement.

Après cinq minutes d'hébétude, il prit dans le chariot son sac d'outils dont il répandit le contenu sur la route. Mais avec une hache, une scie, un rabot, des cisailles, une équerre, du mastic, du fil de fer, un couteau pointu et deux alènes, comment rabouter les morceaux ? Il lui faudrait au minimum une journée pour réparer la roue. Il songea à en acheter une à un paysan si par chance il pouvait en trouver une qui convînt à peu près, mais où dénicher ledit paysan ? Quand on n'avait pas besoin d'eux, on les avait toujours dans les jambes. Yakov balança les morceaux de la roue cassée dans le chariot, rangea ses outils et attendit, maussade, qu'un être humain surgisse. Personne en vue. Il songea à rebrousser chemin mais pour se souvenir aussitôt qu'il en avait par-dessus la tête du *shtetl*. Le vent, de plus en plus froid et mordant, s'engouffrait sous sa veste et s'insinuait entre ses omoplates. Le soleil se couchait et le ciel s'assombrissait.

Si je roule lentement, je pourrai peut-être atteindre le prochain village sur trois roues.

Il tenta l'expérience, assis sur une fesse à l'extrême gauche du siège, en priant le bidet d'y aller tout doux. À son vif soulagement, ils parcoururent ainsi une demi-verste, accompagnés par le gémissement de la roue arrière restante. La vieille une fois rattrapée, Yakov s'apprêtait à s'excuser de ne pouvoir la reprendre à bord quand l'unique roue arrière qui

broulait durement sur l'essieu s'affaissa : le cul du chariot heurta la route avec fracas, écrasant le seau. Le cheval chancela, s'ébroua puis se cabra. Le corps soumis à une périlleuse inclinaison, Yakov était comme paralysé.

Il réussit à descendre du charriot. « Qui a inventé ma vie ? » Derrière lui : la steppe aride ; devant lui : la vieille femme. Plantée devant un énorme crucifix de bois érigé au bord de la route, elle se signa puis tombant lentement à genoux se mit à frapper le sol de son front. Si violemment que Yakov en attrapa la migraine. Dans ces parages, la steppe était inhabitée. La nuit tombait, et l'homme se prit à redouter le brouillard et la bourrasque. Dételant le cheval et le tirant de dessous l'attelage, il rassembla les rênes, fit reculer l'animal jusqu'au niveau du chariot, monta sur le siège et de là sur le bidet. Mais pour en redescendre aussitôt. Le réparateur déposa alors son sac d'outils, son paquet de livres et ses ballots sur le siège en pente, enroula les rênes autour de son corps et renfourcha de nouveau l'animal. Il lança ensuite le sac d'outils sur son épaule et plaça le reste de son bagage sur le dos du cheval, maintenant le tout de la main gauche tandis que de la droite il empoignait les rênes. Le cheval partit au galop, Yakov tout surpris de ne pas être désarçonné.

Ils frôlèrent la vieille femme prosternée devant la croix. Yakov sur son cheval se sentait mal assuré mais s'agrippait ferme. Le bidet réduisit l'allure et passa même du trot à un pas lent et las pour s'immobiliser enfin tout à fait. Yakov cria, le vouant à tous les diables, sur quoi l'animal reprit vie et se remit doucement en route. Tout en cheminant, le réparateur qui jamais encore n'avait enfourché un cheval – il ne

savait pourquoi, sinon qu'il n'en avait jamais possédé – se prit à rêver de bonne fortune, de réussite, d'opulence : une maison confortable, une bonne affaire – peut-être quelque petite fabrique –, une femme aux cheveux noirs fidèle et jolie, et trois enfants vigoureux, que Dieu les bénisse. Mais bientôt dégrisé, il songea avec fureur à son beau-père et, n'entrevoyant qu'un avenir stérile, frappa le cheval du poing. Yakov adjura l'animal de forcer l'allure – il faisait noir et le vent de la steppe était cinglant – mais, délivré du chariot, le cheval découvrait le monde. Il s'arrêta pour brouter, arrachant bruyamment l'herbe de ses dents gâtées, tantôt d'un côté de la route, tantôt de l'autre, et fit même volte-face pour rebrousser chemin au petit trot. Furieux, Yakov le menaça de la baguette – bien que comme lui, l'animal savait qu'elle avait disparu. De désespoir, le réparateur talonna les flancs de sa monture qui se cabra aussitôt ; pendant quelques périlleuses secondes, Yakov se crut en barque sur une mer démontée, mais rescapé du naufrage il renonça aux coups de talon. Il songea un temps à abandonner ses affaires – l'allègement de la charge hâterait peut-être le train –, sans toutefois pouvoir s'y résoudre.

« Espèce de sale rosse, si tu ne marches pas droit tu auras affaire à moi, et je suis coriace ! »

Paroles sans aucun résultat.

Il faisait nuit noire à présent. Le vent mugissait. La steppe était une mer sombre où perçaient d'étranges voix. Personne ici ne parlait yiddish et le bidet, sensible peut-être à l'étrangeté de la chose, démarra au trot, forçant de plus en plus l'allure comme pour prendre son envol. Yakov, qui n'était pas superstitieux, se remémora néanmoins les frayeurs de son